

Femmes d'hier et d'aujourd'hui

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): - **(1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-791772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Femmes
d'hier
et
d'aujourd'hui



Le peintre est le témoin de son époque. Un témoin précis, imaginatif ou poète, mais qui, toujours, traduit ce qu'il voit ou ce qu'il sent. Même les abstraits d'aujourd'hui, si l'on fait abstraction — c'est le cas de l'écrire — du snobisme, peignent à l'image de leur époque. Il y a communauté de pensée entre les lignes désespérantes de Bernard Buffet et les carrés de couleurs de tous ceux qui garnissent à présent la cimaise. Regardez vous-même, en fermant à demi les yeux, ces blocs architecturaux que nous subissons et dont, soit dit entre parenthèses, la Suisse est largement responsable par l'intermédiaire de Le Corbusier (« le génie » disent les uns, « le fada » disent les Marseillais). Transportez votre vision imprécise, ou plutôt celle qu'aurait un myope, sur la toile et vous aurez un tableau moderne abstrait.

Donc, pour en revenir à notre époque, au temps où la photographie en couleurs ne permettait pas au premier venu de garder un témoignage, le peintre était le traducteur. Le peintre ou le dessinateur.

C'est à lui, sans remonter à l'antiquité, que nous devons des restitutions méticuleuses qui, mieux que la littérature, nous permettent de remonter le temps et de revivre dans l'intimité de nos ancêtres ou de nos aïeux.

Primitifs flamands qui détaillent avec amour les moindres dentelles, les plus légers plis de lingerie, qui traduisent avec autant de bonheur les gaufrages que les plis des lourdes draperies. Hollandais, qui font évoluer la femme dans son intérieur, illuminant sa robe de rayons mystérieux, au travers d'étroites fenêtres. Français de l'Ecole de Fontainebleau, peintres de cour comme

Clouet qui, dans la sécheresse affinée de leur tracé, restituent les somptuosités vestimentaires des Valois. Espagnols, comme Velasquez dont les immenses toiles suffisent à peine pour rendre, point par point, les robes démesurées d'une ère de faste hautain. Italiens, en masse, tous aussi habiles à évoquer les belles pécheresses et les épouses des condottieri. Français du siècle rococo, dont les femmes, aussi mignardes que des bonbons fondants, sont amoureuxment portraiturées. Anglais du début du XIX^e dont les ravissantes blondes évoquent le temps où l'Angleterre avait provisoirement repris la primauté de la mode dans le monde. Peintres du Second Empire — et je pense davantage à Constantin Guys et à Boudin qu'à Winterhalter — dont les brosses nerveuses dans le style savent aussi colorer. Peintres de la fin du XIX^e et du début du XX^e, qui d'Alfred Stevens à Boldini et la Gandara ont mis leur talent au service de la gloire féminine.

Grâce à tous ceux-là, nous revoyons nos compagnes glorifiées, qu'elles fussent minces ou redondantes, sévères ou dissolues, aimables ou imposantes, gamines comme les aimait M^{me} Vigée-Lebrun, agréablement pourvues d'avantages à la manière de Jean Fouquet, licenciées à la façon de Boucher, provoquantes dans le style de Goya, d'une innocence suspecte à la Botticelli, d'une éclatante dureté comme la Lucrezia Panciatici du Bronzino...

Arrêtons ici cette énumération qui pourrait se prolonger à l'infini. Mais, pour ceux qui aiment se pencher sur le passé, qui rêvent devant la « Femme à la Lettre » de Vermeer de Delft, la peinture est, à la fois, une évocation, une nostalgie et l'évocation directe du passé. C'est pourquoi nombre de Parisiens et de visiteurs ont regretté que fut si courte l'exposition organisée par M^{me} Rochas au Musée Galliéra, à la fin du mois d'octobre dernier, au bénéfice des Villages d'enfants. Grâce soient rendues à M^{me} Rochas qui, non contente de nous prodiguer sa beauté et son nom célèbre dans la couture, a réuni cent dix-neuf toiles incomparables, dues à cent dix-neuf peintres. Toutes les époques, tous les styles s'y côtoyaient.

Ainsi, au travers des siècles, on partageait la vision amoureuse de l'artiste. Que de robes, que de couleurs, que de tendres courbes harmonieusement enveloppées ! On pensait au titre du film récent « Et Dieu créa la

Femme ». C'est, on peut le dire, une œuvre réussie qui, depuis le départ du monde, enchante toujours autant les tristes témoins, les gris partenaires, les hommes. Et cette montre délicate était aussi la gloire de ceux qui, également depuis le début, ont fait profession d'embellir la femme en l'habillant ; qu'on les appelle faiseurs, modistes ou couturiers.

Gestes ébauchés, réticents ou abandonnés, doux arrondis des bras, fines mains serties de pierres et déployant l'éventail, attirant ou repoussant l'ennemi ; corsages pudiquement gonflés ou gorges insolentes, nappes de cheveux épandues en vagues étincelantes comme des constellations, lourdes jupes aux plis cassants ou larges manteaux de voyage, paniers ou tuniques à la grecque, mantilles et châles, ombrelles de couleurs, chapeaux démesurés, empanachés, ornés de bouquets, bonnets flamands ou bibis parisiens, pieds menus chaussés de satin et pointant timidement au bas de la robe ou longues jambes 1925, retroussés, balayeurs de 1900, crinolines de 1860, tournures de 1880, énormes manches à la Marie Stuart, manches à gigot fin-de-siècle, tailles courtes ou basses, tout s'y trouvait, tout appelait le rêve.

Même les impressionnistes y figuraient en bonne place et cependant on ne saurait dire que, dans leur ivresse des couleurs, ils se soient spécialement attachés à peindre la femme. Même Picasso qui, dans ses débuts... On y voyait, côte à côte, Gustave Courbet et Yves Brayer, Greuze et Modigliani, le baron Gérard et Van Dongen, Largillière et Villon, j'en passe et des meilleurs.

Cet hymne à la gloire de la Femme vue par les peintres s'est éteint à peine commencé. Et c'est dommage. Mais, avec un peu de temps, de la patience et l'amour de l'art, il suffit au curieux qui s'arrête dans une grande ville, où que ce soit, d'entrer dans le musée. Il aura la surprise au Musée royal de Stockholm, au Prado de Madrid, au Palais Pitti, à la National Gallery, à Amsterdam, La Haye ou Anvers, à Bâle ou à Winterthour, à Chicago ou au Louvre, à Rome ou à Moscou, ou à Lille, et dans cinquante autres édifices, de découvrir que les tableaux où la parure féminine est à l'honneur se comptent par milliers.

Permanence du rôle de la Femme, permanence de son décor, permanence de sa beauté, c'est ainsi qu'à la pointe d'un pinceau, on relie la femme d'hier à la femme d'aujourd'hui. — Une ravissante exposition. *GALA*